

IV COMPTE-RENDU DU PÈLERINAGE DU PAPE FRANÇOIS EN TERRE SAINTE

• UN PARCOURS SANS FAUTE



Le pèlerinage du pape François en Terre sainte, du 24 au 26 mai dernier, est un événement particulier dans une région en quête d'une paix qui se fait tellement désirer. La compréhension de cette visite, désormais traditionnelle au sein de la papauté¹, exige la prise en compte d'un contexte compliqué.

Un contexte en perpétuelle mutation

Quelques semaines après le voyage de François en Terre sainte, cet événement paraît lointain tant la situation s'est dégradée depuis. En effet, Palestiniens et Israéliens, ceux-là même que le pape avait invités au dialogue et à la paix, sont derechef en train de s'affronter dans des combats d'une violence particulièrement meurtrière, surtout à Gaza, causant la mort de bien des innocents. Plus à l'Est, l'organisation dite *État islamique en Irak et au Levant* (EIIL) a occupé, avec une brutalité rare, de très larges parties de l'Irak qui s'ajoutent aux régions qu'elle occupait déjà en Syrie. Ce fut pour elle l'occasion de proclamer un supposé rétablissement du califat et de se rebaptiser *État islamique* (EI). L'unité du pays se trouve plus que jamais compromise, d'autant plus que les Kurdes évoquent officiellement l'indépendance de leur territoire². En Syrie, les combats font toujours rage, entre l'armée qui continue à gagner du terrain et les insurgés d'une part, et les différents groupes djihadistes entre eux d'autre part. Au Liban, le supposé « rétablissement du califat » fut reçu avec une euphorie potentiellement déstabilisante par des milieux islamistes, et ont entraîné une insécurité qu'on avait presque oubliée depuis quelques mois. Tous ces problèmes politiques et sécuritaires sont parfois vécus très difficilement par des communautés chrétiennes locales, notamment en Irak et en Syrie.

Un voyage en continuité avec celui de Benoît XVI, mais...

Il n'y a pas de doute, le voyage de François est en continuité avec celui de Benoît XVI. On y retrouve, à travers les discours et les rencontres officiels, les traits majeurs de la politique du Saint-Siège concernant le Moyen-Orient. Ils ne sont un mystère

¹ Depuis Paul VI, et à l'exception de Jean-Paul I, décédé prématurément 33 jours après son élection, tous les papes ont visité la Terre sainte.

² Actuellement, le Kurdistan irakien est affilié à la République d'Irak dans le cadre d'un régime confédéral.

pour personne, puisque les trois derniers papes n'ont cessé de les rappeler. Ils reposent sur les principes suivants : promouvoir l'œcuménisme et le dialogue interreligieux ; œuvrer pour la résolution du conflit israélo-palestinien à travers la solution des deux États ; insister sur le respect des principes de la Charte des droits de l'homme et plus particulièrement la liberté de conscience ; s'engager par tous les moyens possibles pour l'avenir des communautés chrétiennes du Moyen-Orient. Sur le fond, François n'a rien ajouté de substantiel mais s'est inscrit dans une continuité franche avec la politique de ses prédécesseurs. Cependant, il faut relever trois éléments d'une importance considérable, indispensables pour comprendre la portée de cette visite.

Comparons cette visite avec celle de Benoît XVI en 2009 :

Le contexte est bien différent. Pour rappel, Benoît XVI avait comme but, entre autres, de résoudre des malentendus avec l'islam (le discours de Ratisbonne) et le judaïsme (levée de l'excommunication de l'évêque lefévrisme négationniste Williamson). Les États avoisinants vivaient dans une certaine stabilité politique. François n'a pas à faire face à ce genre de problème, mais sa visite se fait alors que le Proche-Orient est embrasé. Sa visite revêt encore plus de poids lorsqu'on sait que cet embrasement est source de malaise et de difficulté pour bien des communautés chrétiennes, et augure d'un avenir sombre pour les Irakiens chrétiens.

Les deux visites ont ceci de commun : elles ont très vite été oubliées sur la scène politique proche-orientale. Non par manque d'égard pour ces deux personnes et leur message qui suscitent un grand respect au sein de toutes les religions, mais à cause d'une situation explosive qui se nourrit principalement d'enjeux politiques, économiques et militaires très complexes et peu perméables à la chose spirituelle dans son sens le plus noble.

Enfin, il faut souligner la différence de style entre les deux pontifes. Alors que Benoît XVI s'était montré très respectueux des us diplomatiques, extrêmement prudent dans tous ses dires et mouvements, et bien peu expressif, François affiche un tout autre style : la chose politique ne le laisse pas indifférent, mais les petites gens sont au centre de ses intérêts ; il ne manque pas de respect pour les textes officiels pré-rédigés, mais il manifeste un plus vif enthousiasme pour les improvisations ; il veut bien suivre les itinéraires préétablis, mais il s'arrête, de manière inattendue, à maints endroits sensibles, comme au pied du « mur de la séparation », acte très symbolique et courageux qu'on imagine très difficilement Benoît XVI faire.

Les messages forts de la visite

- En Jordanie : dialogue islamo-chrétien et urgence de la paix

La première étape de la visite pontificale était, comme à l'accoutumée, en Jordanie. Dans ce royaume musulman³ qui tient à ses chrétiens et leur offre un cadre épanouissant⁴ très particulier au Proche-Orient, le pape a insisté sur l'importance du dialogue islamo-chrétien : « Je profite de cette occasion pour renouveler mon profond respect et mon estime pour la communauté musulmane, et manifester mon appréciation pour



Messe à Amman

le rôle de guide joué par Sa Majesté le Roi dans la promotion d'une plus juste compréhension des vertus proclamées par l'islam. » La Jordanie est effectivement un partenaire sérieux du Saint-Siège pour le dialogue interreligieux. Mais en plus d'insister sur ce thème dans un contexte où le rejet de l'altérité devient malheureusement monnaie courante, François rappela sa position sur la guerre en Syrie, ce qui suscita des remous dans les milieux des va-t'en guerre :

« Une solution pacifique à la crise syrienne est plus que jamais nécessaire et urgente. » En outre, loin d'être indifférent aux conditions des plus fragiles face aux conflits, il évoqua la situation des réfugiés palestiniens, irakiens et récemment syriens, tout en remerciant le gouvernement jordanien pour ses efforts d'accueil et son engagement pour la paix. Enfin, c'était à Béthanie, où il alla rencontrer des réfugiés et des jeunes handicapés que le pape manifesta particulièrement son intérêt pour les plus démunis : tous ont été frappés de le voir aller au-devant d'une personne en fauteuil roulant qu'on peinait à monter sur l'estrade où il se tenait.

Ses gestes n'avaient surtout rien de superficiel ou d'exhibitionniste, mais étaient en adéquation parfaite avec une attention particulière qu'il prêta, durant tout son ministère, aux plus nécessiteux.

- En Palestine : reconnaissance de la cause palestinienne et invitation des présidents au Vatican

L'étape suivante était la plus délicate, puisqu'il fallait se rendre sur la terre, témoin d'un conflit vieux de plus d'un demi-

³ Environ 3 % de la population jordanienne est chrétienne.

⁴ À cet égard, le pape parle de « communautés chrétiennes soignées par ce royaume ».

siècle. Tout en s'inscrivant dans la lignée de la politique du Saint-Siège en faveur de la cause palestinienne et de la solution des deux États⁵, il fit un pas original consistant à se rendre dans les Territoires palestiniens sans traverser les barrages israéliens. Acte très symbolique de la reconnaissance du droit du peuple palestinien à avoir un État souverain et indépendant, François se rendit dans les Territoires, en hélicoptère, à partir de la Jordanie.

Cet acte n'a pas été un acte isolé, puisqu'il en effectua un autre encore plus percutant et significatif, en s'arrêtant, de façon tout à fait inattendue, devant le mur bâti par Israël (pour cause de sécurité, dit-il) et honni par les Palestiniens qui s'en trouvent asphyxiés. Ces derniers l'appellent le « mur de la honte » ou le « mur de la haine ». Malgré le danger diplomatique d'un tel acte, le pape se recueillit devant cette masse de béton brut et pria, très certainement pour la paix et pour la destruction de tout ce qui sépare les humains, les empêche de vivre ensemble et de se rencontrer.



De même, sa rencontre avec des enfants de camps palestiniens était porteuse d'un message fort pour la cause palestinienne. À ces petits qui brandissaient des papiers où étaient écrites des phrases appelant à la liberté du peuple palestinien et à la dénonciation de l'occupation israélienne, le pape répondit d'une manière claire, sans aucune ambiguïté, en accusant réception de leurs messages.

Enfin, c'est à l'issu de la messe célébrée à Bethléem qu'une invitation, elle aussi inattendue, fut adressée aux deux présidents, palestinien et israélien, pour se rendre au Vatican, et prier avec le pape, pour la paix. Les paroles du Saint Père étaient percutantes : « Dans ce lieu où est né le Prince de la Paix, je voudrais vous adresser une invitation, à vous Monsieur le Président Mahmoud Abbas, ainsi qu'au président Shimon Peres, à élever ensemble avec moi une prière intense pour demander à Dieu le don de la paix. J'offre ma maison au Vatican pour que cette rencontre de prière ait lieu. Tous, nous voulons la paix. »

⁵ Ce jour même, à l'occasion de sa rencontre avec le président Abbas, François évoquait le « droit de deux États à exister et à jouir de la paix et de la sécurité dans des frontières internationalement reconnues ».

- En Israël : reconnaissance du droit d'Israël à exister, nécessité du dialogue interreligieux, impératif de l'œcuménisme

Tous ces gestes forts à l'adresse des Palestiniens et de leur cause suscitèrent de nombreuses craintes d'incidents diplomatiques avec Israël. On pouvait déjà deviner un certain malaise du côté de l'État hébreu, puisqu'à l'accueil du pape par les hautes autorités, bien des ministres étaient absents. Cependant, il n'y eut ni incident diplomatique ni malaise politique. Au contraire, François réussit à effectuer un « parcours sans faute » comme qualifié par le *Courrier international*⁶. Celui-là même qui assurait, il y a quelques heures, le peuple palestinien de son appui pour l'obtention de ses droits, rassura le peuple israélien, et plus particulièrement les juifs, sur le droit d'Israël à exister. Il le dit d'une manière claire : « Qu'il soit universellement reconnu



que l'État d'Israël a le droit d'exister et de jouir de la paix et de la sécurité dans des frontières internationalement reconnues. » Et, pour continuer dans ce sens, il fit un acte symbolique très fort. Non seulement il visita le mur des lamentations et le mémorial de Yad Vashem, comme son prédécesseur, pour dire toute la solidarité du Saint-Siège et sa compassion pour les victimes et leurs familles, et pour dénoncer ce crime majeur contre l'humanité⁷, mais

il alla plus loin en visitant la sépulture de Theodor Herzl. Quand on sait que ce dernier est le fondateur du sionisme, mouvement à la source de la création de l'État d'Israël, on peut comprendre sans ambiguïté la portée d'une telle visite, saluée par bien des israéliens. François est très conscient que, pour résoudre le conflit, il faut reconnaître aux uns et aux autres le droit d'exister et respecter leurs héritages, leurs craintes, leurs souffrances et leurs espérances.

L'insistance sur le dialogue interreligieux ne s'est pas limitée à la visite en Jordanie. François poursuit son engagement dans ce sens en rencontrant le grand mufti de Jérusalem et les deux grands rabbins d'Israël. Aux uns et aux autres, il rappela l'appartenance commune à Abraham et insista derechef sur le message de la paix.

⁶ Édition du 30 mai 2014.

⁷ L'une des paroles les plus percutantes du pape fut : « Nous voici, Seigneur, avec la honte de ce que l'homme, créé à ton image et à ta ressemblance, a été capable de faire. »

Mais l'apothéose du voyage fut sans aucun doute la rencontre avec le patriarche œcuménique Bartholomée au Saint-Sépulcre. Cinquante ans après la rencontre du pape Paul VI avec le patriarche Athénagoras, François insista sur la réalité œcuménique qui ne constitue pas seulement une nécessité pour l'avenir des chrétiens en Orient, mais qui est une obligation ecclésiale. Ce moment fut très rare et unique, parce qu'on y vit rassemblées les plus hautes autorités des Églises chrétiennes traditionnelles. La pentarchie du premier millénaire était là, présente à travers différentes branches des familles catholiques et orthodoxes. Ainsi, Rome, Constantinople, Jérusalem, Antioche et Alexandrie étaient représentés par leurs évêques, dits pape, patriarche œcuménique ou patriarche tout court ! En ce lieu le plus sacré du christianisme, dénommé « cathédrale de la Résurrection » par les chrétiens arabes, François et Bartholomée prièrent ensemble, se prosternèrent ensemble et se tinrent l'un à côté de l'autre avec piété et humilité exprimant le désir d'en finir avec une rupture de la communion qui blesse le témoignage chrétien.

Car la recherche de la communion correspond à l'une des confessions primordiales du christianisme : « Chaque fois que, dit le pape François, ayant dépassé les anciens préjugés, nous avons le courage de promouvoir de nouvelles relations fraternelles, nous confessons que le Christ est vraiment ressuscité ! ». Et c'est dans ce contexte œcuménique que le pape rappela les difficultés vécues par les chrétiens au Moyen-Orient, tout en disant des paroles qui exhortent aussi, à leur manière, à

l'unité : « Quand des chrétiens de diverses confessions se trouvent à souffrir ensemble, les uns à côté des autres, et à s'entraider les uns les autres avec une charité fraternelle, se réalise un œcuménisme de la souffrance, se réalise l'œcuménisme du sang, qui possède une particulière efficacité non seulement pour les contextes dans lesquels il a lieu, mais aussi, en vertu de la communion des saints, pour toute l'Église. Ceux qui, par haine de la foi tuent et persécutent les chrétiens, ne leur demandent pas si ce sont des orthodoxes ou des catholiques. Ce sont des chrétiens. Le sang des chrétiens, c'est le même. »



Le Pape François et le Patriarche œcuménique Bartholomée
© Ciric



Conclusion

Les temps forts de ce pèlerinage rappellent les engagements de la papauté mais soulignent aussi le charisme propre de François. Les événements actuels n'invalident en rien son importance et la portée des actes posés. Dussent-ils rester enfouis dans le silence de la souffrance et l'espérance d'un avenir meilleur, ils sont indubitablement les fondements d'un futur que tellement de proche-orientaux espèrent...

Antoine FLEYFEL

Maître de conférences à l'Université catholique de Lille,
Responsable des relations académiques de l'Œuvre d'Orient

• UNE DÉMARCHE DE PÈLERIN, LA FORCE DES PROPHÈTES

Jérusalem est la ville où meurent les prophètes, la ville où Jésus a pleuré, là où il est mort.

Depuis plus de soixante-cinq ans, la ville et la terre qui l'entoure sont l'objet d'un conflit interminable qui contribue à nourrir les tensions du Proche-Orient dans son ensemble.

Les pourparlers sous le patronage des États-Unis sont arrivés à un blocage qui conduit certains à désespérer de la paix. Pourtant cette dernière est possible : tous connaissent le chemin pour sortir de ce conflit. Tous savent qu'il faut reconnaître deux États pouvant vivre en sécurité, avec un statut particulier pour la ville de Jérusalem. Cela signifie que les colonies israéliennes en Cisjordanie, toutes illégales selon le droit international, doivent disparaître. Cela signifie que le Hamas doit reconnaître l'État d'Israël, et d'ailleurs vérifier sa légitimité par un retour à des élections. Cela signifie aussi qu'Israël doit reconnaître l'État palestinien. Chacun sait ce cadre nécessaire pour la paix, mais personne n'a le courage pour le mettre en œuvre, car il y a beaucoup d'hommes politiques, mais il n'y a pas de prophètes.

Dans ce contexte le pèlerinage du Pape François était d'une grande audace, chacun guettant les signes ou les faux pas permettant de l'instrumentaliser au profit de sa propre cause, aux dépens de son adversaire. Le Pape n'a pu réussir sa démarche qu'en venant en pèlerin, et donc avec une grande pauvreté de moyens humains mais avec la force des prophètes.

Le point le plus original de son message a été son invitation adressée aux présidents de l'autorité palestinienne et de l'État d'Israël de venir prier au Vatican. La première réaction des experts et des médias était une lecture de l'initiative pontificale comme on analyse un élément de diplomatie et de stratégie. A quoi cela va-t-il servir ? Le Pape va-t-il en profiter pour relancer les négociations ? Va-t-il prendre la place des États-Unis comme

